



TROIS MASQUES

Personnages

Prati della Corba....... M. M. Mévisto
L'Arlequin rouge....... Jean Frédérick
Paolo della Corba....... Weyrich
Le Moine....... Olin
Gros Guillaume....... Dechambre
Mancecca....... Mmes Hélène Gondy
Viola Vescotelli....... Dauzon

PIÈCE INÉDITE EN UN ACTE

DE M. CHARLES MÉRÉ

Représentée pour la première fois au Théâtre Mévisto le 26 avril 1908

L'action se passe dans un village de la Corse, un jour de carnaval de l'année 1820, le mardi-gras.

CHEZ PRATI DELLA CORBA

Une salle basse du rez-de-chaussée, rustiquement meublée. — Une table, une armoire et des chaises massives. Un portrait de Napoléon est piqué au mur, entre un fusil à deux coups pendu par la bretelle et une ceinture garnie de cartouches. — A gauche, des statuettes de saints sont disposées sur une étagère ornée de cierges minuscules et surmontée d'un crucifix; au bas de ce modeste autel est un prie-Dieu. On aperçoit, à droite, les marches d'un escalier menant à l'étage supérieur. — Au premier plan, à gauche, fenêtre garnie de barreaux de fer; autre fenêtre à gauche, au deuxième plan. — Au fond, porte aux énormes ferrures.

SCÈNE I

MANCECCA, VIOLA, PAOLO

Mancecca est aux écoutes, auprès de l'escalier; Paolo, en scène, cause avec Viola qui, de la rue apparaît à la fenêtre ouverte, derrière les barreaux.

MANCECCA (*aux jeunes gens*). — Prenez garde, mes mignons, prenez garde; j'entends le maître sauter du lit!...

PAOLO (*fermant précipitamment la fenêtre*). — Vite!... (*un silence.*) Tu as rêvé, ma bonne Mancecca!... Mon père descendre si tôt un jour de carnaval?... (*il ouvre la fenêtre et rappelle Viola*) Viola! une minute encore! (*répondant à un geste de protestation de Mancecca*) C'est la dernière fois!...

MANCECCA (*retournant près de l'escalier*). — Le terrible garçon!...

PAOLO (*à Viola, désignant Mancecca*). — Là-bas, sur le continent... je la regretterai, la sainte femme. C'est une mère pour moi... et si indulgente, si dévouée. (*Avec un soupir.*) Au régiment, cela va changer... mon cœur, promets-moi de la voir souvent. Elle te répètera que je t'aime plus que tout.

VIOLA. — Non, puisque tu pars.

PAOLO. — Mon père le veut... Il me fait engager de force dans les voltigeurs du Roi. Et cela doit lui coûter beaucoup, à lui qui a servi sous Bonaparte. Mais il faut que je quitte le village... il le faut.

VIOLA. — Pourquoi lui obéis-tu?

PAOLO. — Tu ne connais pas mon père!.. il me tuerait, si je faisais la forte tête, et un Corse ne ment jamais.

VIOLA. — Ton père veut t'enlever à moi. Il est cruel. Il sait depuis longtemps que nous nous aimons. Tomaso, Chilina, les

(1) The *Trois Masques* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by Charles Méré, in the office of the Librarian of Congress at Washington

pâtres et les Lucquois qui sont sur les terres lui ont conté nos escapades... et que nous sommes allés dans le maquis passer une nuit avec les bandits. Quand je le rencontrai, lui à cheval, moi ramassant le bois mort que mes frères vendent à la ville, il me souriait... un jour même, il m'a caressé de la main les cheveux : « Bonjour, petite Viola... »

PAOLO. — Jusque-là il ne te haïssait pas.

VIOLA. — Mais, il y a un mois, mes frères ont chargé M. le maire Orsuto d'exiger de lui que tu m'épouses, puisque nous sommes fiancés... Ton père est entré dans une grande colère; il a renvoyé M. Orsuto, en disant que tu n'épouserais jamais une va-nu-pieds... et que j'aille au diable! C'est alors, que mes frères ont juré de te tuer... Ils ont juré ta mort, mon petit Paolo, ils l'ont jurée!...

PAOLO (*avec humeur*). — Et me voilà forcé de quitter le pays!

VIOLA. — Je suis la plus punie, moi!

PAOLO. — Ce n'est pas gai pour moi aussi...

VIOLA. — Toi, les Françaises t'aimeront, joli comme tu es, quand tu porteras l'habit brun et le collet jaune. Tu m'oublieras, étant si loin et, quand tu reviendras, je serai morte.

PAOLO (*maussade*). — Ah! les femmes pleurent toujours...

VIOLA (*s'essuyant les yeux*). — Ne crois pas, au moins, que j'aie poussé mes frères aux menaces... Regarde la marque des coups de fouet qu'ils m'ont donnés!...

PAOLO. — Patiente! quand je serai soldat je leur arracherai le cœur!...

VIOLA. — Tu m'aimes donc un peu?

PAOLO. — Jamais je ne t'ai tant aimée qu'aujourd'hui.

VIOLA. — Si je te perds, je ne peux plus vivre.

PAOLO. — Que faire, pourtant?

VIOLA (*réfléchissant*). — Eh bien!... fuir tous deux du village.

MANCECCA. — Quelle folie! Vous n'auriez pas le temps d'aller loin!... Le maître enverrait ses bergers à votre poursuite.

VIOLA. — Et l'heure passe. Paolo, emmène-moi. Avec mes frères, seule, sans toi, que vais-je devenir?... Je n'aurai pas la force de retourner dans la campagne où tout me rappellera nos rendez-vous; je ne pourrai plus travailler... On se lassera de moi, en me voyant pleurer sans cesse. Quand je passerai devant ta maison, je m'arrêterai pour baiser le seuil de la porte... je resterai stupide comme une idiote à me rappeler ta chère figure. Tout me paraîtra triste : l'église, les cantiques et les cierges des jours de fêtes; les montagnes, la mer...

PAOLO. — Dans sept ans, je reviendrai et quand mon père sera mort...

MANCECCA (*se retournant*). — Ne parle pas comme cela, étourdi; celui qui ose parler de la mort d'un vivant meurt dans l'année.

Elle se signe.

PAOLO (*en riant, à Viola*). — Si, si, je t'épouserai!

VIOLA. — Parole en l'air.

PAOLO. — Je te le jure!!

VIOLA (*après avoir compté sur les doigts*). — Sept ans!...

A cet instant, on entend des rires et des chants dans la rue, à la cantonade. Viola se retourne, Paolo se penche à la fenêtre.

PAOLO. — Voilà des masques... un, deux, trois... cinq masques. Ils ne savent pas l'air de la chanson qu'ils chantent, les imbéciles!... Ils marchent vite!... Les voilà! Hé! ohé!...

Les masques passent dans la rue.

DES MASQUES. — Ohé, les amoureux... attention aux Vescotelli! Les deux frères sont au coin de la rue avec leur grand fusil... Paolo! Paolo!...

Ils disparaissent.

PAOLO (*à Viola*). — Que disent-ils?... Tes frères?...

VIOLA. — Ce n'est pas vrai.

PAOLO. — Les voici déjà loin. Il y en avait un bleu, deux jaunes. As-tu vu celui qui était habillé comme une femme? C'est un homme!

VIOLA. — Je l'ai reconnu : c'est Orso, le vendeur de bruccio...

PAOLO (*à la cantonade*). — Hé!... Orso! Orso!...

VIOLA. — Il ne peut plus entendre. (*Un temps.*) Comme ces gens riaient... Ils sont heureux!

PAOLO. — Te souviens-tu du mardi-gras de l'an passé?... Nous nous connaissions à peine; j'étais déguisé en grenadier.

VIOLA (*avec un rire étouffé*). — Avec l'habit de ton père... le haut bonnet sur ta tête s'enfonçait jusqu'à la bouche.

PAOLO (*avec fierté*). — Oui, mais j'ai bien grossi depuis un an — et j'ai grandi aussi...

VIOLA (*après un temps*). — Il me vient une idée, mon petit Paolo...

PAOLO. — Dis.

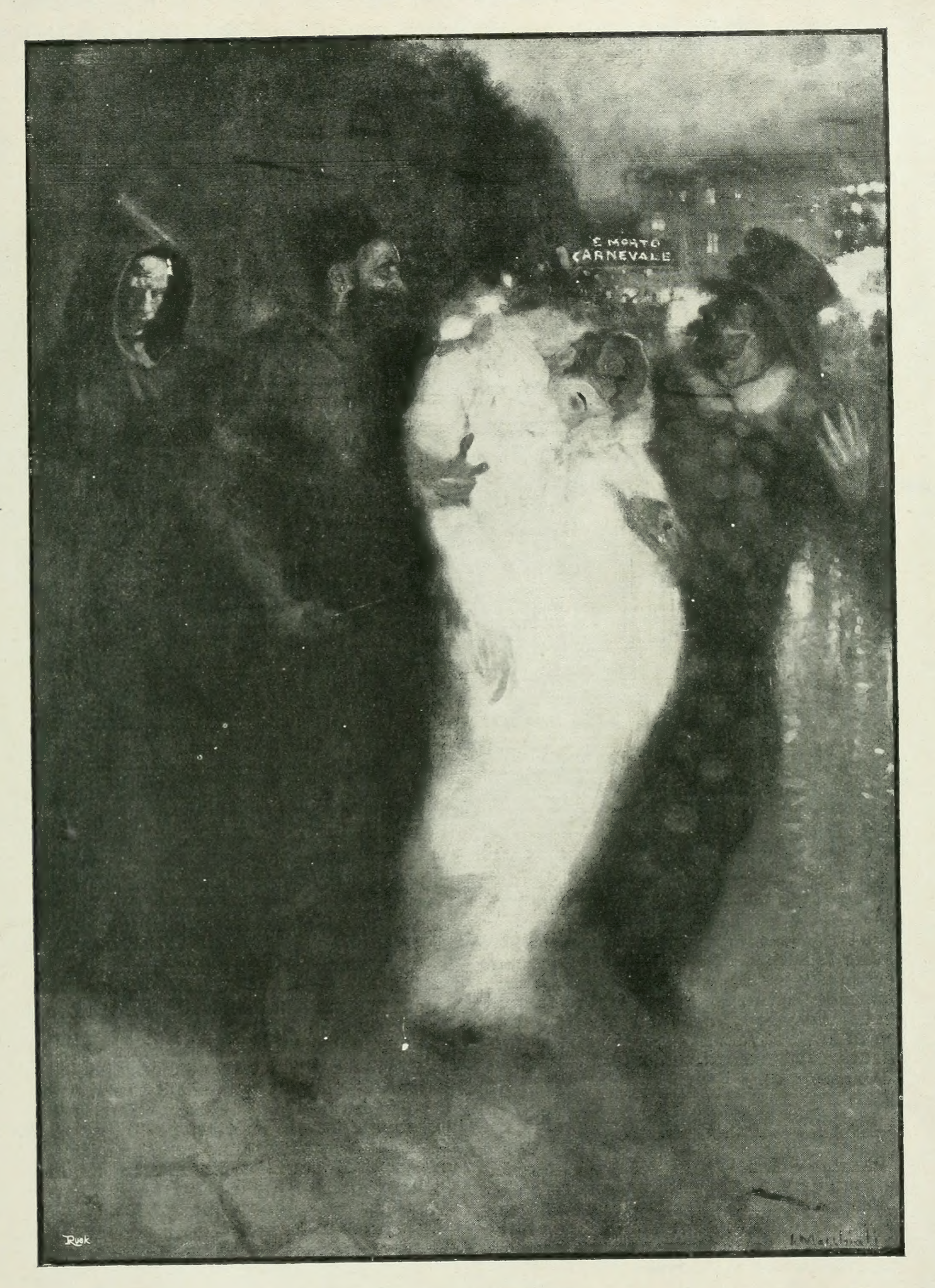
VIOLA. — Je voudrais... je veux que tu te déguises avec moi aujourd'hui. C'est le dernier carnaval que tu passes ici... et puis, je veux te voir seul avant que tu partes. Nous ne pouvons nous faire nos adieux (*bas*) devant Mancecca qui nous regarde... nous avons tant de choses à dire!...

PAOLO (*navré*). — Impossible. Le père m'a défendu de sortir.

VIOLA. — Echappe-toi!

MANCECCA. — Il ne le faut pas, Paolo.

PAOLO (*à Viola*). — Songe!... Si tes frères...



LE PIERROT MYSTÉRIEUX

Quatre masques soutiennent par les bras un pierrot qui semble tituber. (Page 798, col. 2.)

VIOLA. — Mes frères sont au maquis, chez notre cousin le bandit.

PAOLO. — Vrai?

VIOLA. — J'ai préparé moi-même les provisions.

PAOLO. — Mais...

VIOLA (*câline*). — C'est une preuve d'amour que je te demande. La vieille Chilina nous prêtera deux jolis habits... Nous traverserons le village, embrassés par la taille et personne ne nous reconnaîtra.

PAOLO (*indécis*). — Mancecca?... Dis? Est-ce que?...

MANCECCA. — Il ne faut pas!... Il ne faut pas! (*Brusquement*) Hé! le maître descend. J'entends son pas...

PAOLO (*à Viola*). — Pars vite!

VIOLA. — Je reste, si tu ne promets pas de venir.

MANCECCA (*lui montrant le poing*). — Petite diablesse!...

PAOLO (*affolé*). — Pars!...

VIOLA. — Viendras-tu?

PAOLO (*affolé*). — Oui... je tâcherai... oui! Pars, pars vite!...

VIOLA. — C'est promis?

PAOLO. — Oui!

Viola disparait en lui envoyant un baiser. — Paolo ferme la fenêtre et, affectant soudain un air d'ennui, regarde dans la rue.

Prati della Corba paraît.

SCÈNE II

PRATI, PAOLO, MANCECCA

PRATI (*à Mancecca*). — Mancecca, as-tu préparé le sac de l'enfant?... (*Signe d'assentiment de Mancecca.*) Tu n'as rien oublié?... (*Il descend l'escalier; à Paolo :*) Que fais-tu là?

PAOLO (*maussade*). — Je regarde passer les masques.

PRATI (*étonné*). — Les masques?...

PAOLO. — C'est aujourd'hui le mardi-gras.

PRATI (*préoccupé*). — Oui. — (*A Mancecca.*) Va quérir le berger Michele; tu lui donneras l'ordre de se trouver ici, demain, à sept heures du matin, avec deux solides compagnons. Ils feront escorte à Paolo, qui se rend à la ville. Va... Et (*appuyant*) qu'ils n'oublient pas leurs cartouchières.

Mancecca sort.

SCÈNE III

PRATI, PAOLO

PRATI. — Mon fils, te voici un homme, puisque tu vas être soldat. Assieds-toi. Si tes camarades de régiment te demandent qui tu es, réponds-leur : Mon ancêtre lutta contre les Gênois, aux côtés de son ami Sampiero Corso et mourut pour l'Indépendance. Mon père a fait la campagne de France, comme grenadier de la garde. Je sais que sous les fleurs de lys, ce ne sont pas là titres à faveurs. Mais il est fort bien de n'être pas pour le Roi, quand on fait son devoir mieux que le meilleur des royalistes. Et tu feras le tien. Au surplus, je te recommande à ton colonel, avec qui j'ai dormi jadis sous la même couverture. (*Montrant un pli cacheté.*) Je lui explique les raisons particulières qui t'obligent à quitter la Corse.

PAOLO (*vivement*). — Je vous remercie de vos bontés, mon père... mais cela est bien désavantageux pour moi : s'engager pour échapper à une vengeance, voilà, dira-t-on...

PRATI (*l'interrompant*). — Il est nécessaire que cela soit dit : Tu ne t'engages pas pour l'amour du Roi ou de l'uniforme; ni l'un ni l'autre ne nous conviennent.

PAOLO (*vivement*). — J'entends. Vous tenez à me donner un brevet de lâcheté...

Prati pousse un cri et va lever la main sur Paolo, il se contient et réfléchissant :

PRATI. — C'est très bien, Paolo : tu as raison; (*décachetant la lettre*) je vais supprimer le passage de la lettre... (*hochant la tête.*) Oui, une lâcheté. (*Il écrit, recachète la lettre et, brusquement, attirant Paolo contre lui.*) Tiens, embrasse-moi... tu as eu là une fière pensée, que je n'avais pas eue!... Il est bien vrai que l'on n'a de la fierté que pour soi-même et trop de faiblesse pour ceux de son sang. (*Violemment.*) Crois-tu que, si j'avais été seul, je serais parti du village sur la menace des Vescotelli? Ma porte est ouverte à qui frappe et je sors sans autre compagnon que mon fusil... Il ne m'auraient pas fait épouser la petite, va, eussé-je dû passer dans l'autre monde!... Que la vengeance de ces vauriens retombe sur moi, après ton départ!... Qu'ils se gardent, je me garde!... Et, s'ils me réglaient mon compte... baste!... je suis une vieille carcasse qui a fait son temps. La mort des vieillards n'est pas une perte pour les familles, quand ils meurent en règle avec Dieu.

PAOLO (*ému, baisant les mains de son père*). — Mon père!...

PRATI (*relevant son fils et le contemplant avec fierté*). — Mais toi, Paolo, tu as eu dix-huit ans en automne dernier!... Tu es aussi savant que M. le curé et aussi fort qu'un berger. Tu es l'espoir de la famille, toi!... Mais s'ils te tuaient?... Toi qui viens de naître! S'ils te tuaient, car ils te tueraient comme ils le disent, ces fils de chiens... mon père me reprocherait, là-haut, notre souche éteinte!... Paolo, tu es mon enfant unique; je dois veiller sur toi comme sur la gâchette de mon fusil!... Qu'importe si je meurs, moi!... mais toi, il faut que tu vives! ..

PAOLO (*bas*). — Alors, il fallait me laisser épouser...

PRATI (*l'interrompant*). — C'est une Vescotelli.

PAOLO. — Elle aurait cessé de l'être en m'épousant!

PRATI (*éclatant*). — N'ouvre plus la bouche à ce sujet, ici, devant moi! On a déjà trop parlé de cette fille; les Vescotelli, qui sont sans le sou, auraient saisi avec joie l'occasion de se débarrasser de la donzelle. Etre parent de ces chacals, grand merci!... Ah! me dirait-on : « C'est votre cousin, l'aîné, l'ancien sous-officier de marine... chassé de l'armée pour vol? — C'est votre cousin, le propriétaire des deux châtaigners de Siorrente, fier comme un paon? Grand merci!... » Il y a aussi un parent bandit qui tient la campagne!... tout ce monde-là ne vaut pas les honneurs de l'escopette!... Voilà Mancecca... (*A Mancecca qui entre.*) Eh bien?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MANCECCA

MANCECCA (*à Prati*). — Michele vous envoie le bonsoir. Il sera demain à sept heures ici, avec deux solides compagnons, pour faire escorte à Paolo qui se rend à la ville. Et ils n'oublieront pas leurs cartouchières.

PRATI. — *Va bene.*

PAOLO (*souriant à Mancecca*). — Tu avais appris cela par cœur?

MANCECCA. — Les paroles du maître se gravent d'elles-mêmes en moi — et le temps, ni le vent, ne les efface.

PRATI (*à Mancecca*). — Le vent s'est levé, Zia?

MANCECCA (*entr'ouvrant la porte du fond*). — Ah!... Ecoutez..... C'est le vent du nord, qui vient de la montagne et souffle en tempête sur le village.

On entend la plainte du vent.

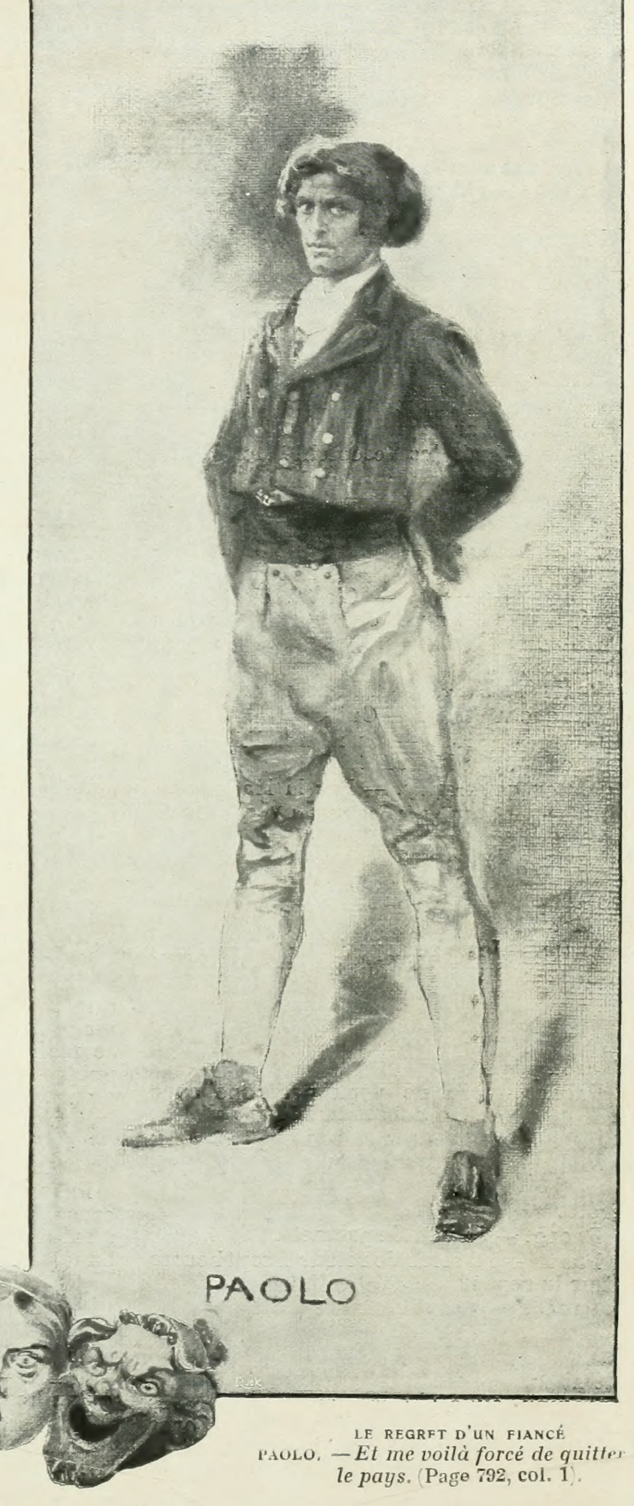
PAOLO (*riant*). — Le vent ne vient pas de la montagne.

MANCECCA. — Le vent vient de la montagne; il traîne avec lui les plaintes des trépassés. Ecoutez comme cela est triste.

Plainte du vent.

PAOLO. — Allons donc, cela est gai! (*Riant. A Prati.*) Ne trouvez-vous pas, mon père?

PRATI (*gravement*). — Je crois Mancecca, qui a raison. Les femmes en savent plus long que nous sur ces choses.



LE REGRET D'UN FIANCÉ
PAOLO. — *Et me voilà forcé de quitter le pays.* (Page 792, col. 1).

MANCECCA (*tandis que le vent souffle toujours au dehors*). — Le vent pleure... c'est un mauvais augure. Il faut dire des prières pour le repos des morts.

Prati se découvre et se signe furtivement, Mancecca va prier devant l'autel.

PRATI. — Le vent tombera cette nuit; il fera frais et sec demain. (*Tapant sur l'épaule de Paolo qui rêve.*) Beau temps, pour trotter à cheval!

PAOLO (*détaché*). — En sortant, tout à l'heure, j'en serai quitte pour prendre mon « peloné ».

PRATI. — Sortir?

PAOLO. — Je dois dire adieu à ma tante Cortona; elle est bien vieille, — je ne la reverrai plus.

PRATI. — Qu'elle vienne t'embrasser ici!

PAOLO. — Par ce vent?

PRATI. — Mais les Vescotelli? les Vescotelli?...

PAOLO. — Ils sont au maquis, chez leur cousin le bandit.

PRATI (*vivement*). — Qui t'a si bien renseigné?

PAOLO (*embarrassé*). — C'est... c'est Mancecca... Elle les a vus ce matin partir dans la direction de Siorrente. N'est-ce pas, Mancecca?

PRATI (*à Mancecca*). — Allons, réponds!

MANCECCA (*gênée*). — Oui...

PRATI (*menaçant*). — Tu mens! Fais-en le serment par la Madone!

MANCECCA (*terrifiée*). — Par la Madone?... (*Sur un regard terrible de Paolo.*) En vérité, je le jure, oui, par la Madone!...

Prati se détourne, Mancecca secoue négativement la tête puis retourne pour prier.

PAOLO. — Eh bien, me laisserez-vous sortir?

PRATI. — Je ne peux pas!... (*embrassant Paolo*) Reste, j'embrasserai pour toi tante Cortona.

PAOLO. — Par Dieu, vous avez peur!

PRATI (*se contenant*). — C'est bon, tu sortiras; je vais appeler Tomaso, l'aîné, pour t'accompagner.

PAOLO. — Je ne veux personne avec moi, pas d'autre compagnon que celui-ci.

Il montre le stylet pendu à sa ceinture.

PRATI. — Me promets-tu d'aller tout droit chez tante Cortona et d'en revenir tout droit?

PAOLO. — Je vous le promets.

PRATI. — Tu seras de retour à sept heures pour le repas?

PAOLO. — A sept heures.

PRATI. — Va!... (*le rappelant*) Prends mon fusil.

PAOLO. — Mon père, je vous répète que j'ai mon stylet; c'est celui que vous m'avez donné le jour de l'an dernier. *Corpo di Baccho*, l'homme qui m'arrête, je le decouds aussi proprement qu'un sac de son!... Voilà la clef du paradis ou de l'enfer!... Adieu, mon père! (*ouvrant la porte et la refermant soudain; la nuit est venue et le vent souffle en tempête*) Ho! il fait déjà sombre et la bise glacée gèle les os!... Donnez-moi mon manteau, là!... (*il s'enveloppe dans son manteau*) Il faut que je marche contre le vent! *Addio!...*

Une rafale passe; il s'enfonce dans la nuit.

SCÈNE V

PRATI, MANCECCA

Prati ferme la porte et, en silence, vient s'asseoir; il revient près de l'âtre et bourre sa pipe, quand un coup de sifflet strident éclate à la cantonade.

PRATI. — Tu as entendu?

MANCECCA. — Quoi?

PRATI. — Quelqu'un a sifflé, non loin d'ici.

MANCECCA. — C'est le vent.

PRATI. — Non! (*nouveau coup de sifflet plus lointain*) Tiens, écoute!...

MANCECCA. — Jésus-Dieu!

PRATI. — Le premier coup de sifflet était plus proche de nous (*courant à la fenêtre*) Paolo! Paolo!

UNE VOIX (*au dehors, lointaine*). — Hillo, ho!

PRATI (*criant*). — Est-ce toi, Paolo?

LA VOIX. — Hillo, ho!

PRATI (*refermant la fenêtre*). — C'est bien sa voix!... Les coups de sifflet viennent des masques, qui font les fous sur la place du village. (*A Mancecca, après un temps*) As-tu vu comme le fer lui brûle la main, à l'enfant?.. C'est un Corse, Mancecca, c'est un Corse!..

MANCECCA. — Dieu le garde!

PRATI. — Sais-tu que ce sera un beau voltigeur, que Paolo della Corba?...

MANCECCA (*avec mélancolie*). — Un beau voltigeur...

PRATI (*orgueilleusement*). — Il ressemble au petit cheval noir que montait mon père... un fier cheval, qui mordait les étrangers au mollet... comme il aurait brouté de l'herbe. Je plaindrais celui qui tomberait sous le poignet de Paolo, mon fils est fort comme deux hommes.

MANCECCA (*avec ravissement*). — Et il sait lire dans les livres! Il connaît toutes les choses de la terre et du ciel.

PRATI (*les larmes aux yeux*). — Dis, Mancecca, te souviens-tu de lui, quand il vint au monde, à la mort de ma pauvre femme? Sa tête était grosse comme le poing, mais Madone! ses yeux luisaient déjà comme deux flammes!

MANCECCA. — Si je m'en souviens! Il était plus sage qu'aujourd'hui!

PRATI. — Je deviens vieux, il convient qu'un homme me remplace.

MANCECCA. — Jadis, il avait de la tendresse pour moi. Depuis qu'il sait lire, il ne me parle plus que comme à une vieille

radoteuse... il se moque de moi...

PRATI. — C'est de ta faute, Zia, tu devrais lui tirer les oreilles ou me le dire!... Crois-tu que j'ignore toutes les complaisances que tu as eues pour lui et pour sa petite vaurienne! Ils se sont vus ici, durant mon absence, et tu étais leur complice, tu as supporté...

MANCECCA. — Maître!...

PRATI (*calme*). — Je sais tout, Mancecca, ne mens pas. Nous sommes tous deux coupables, toi, d'avoir laissé entrer ici cette vipère, moi, d'avoir fermé les yeux sur leur liaison, le premier temps qu'ils se connurent... Je croyais que cet amour passerait... Mais, la petite rusée l'a embobeliné, l'innocent... Oui!.. Oui!.. et toi-même, vieille, tu aurais dû bavarder..... insinuer... je ne sais pas... mais... dire que la fille se conduisait mal, répandre le bruit...

MANCECCA. — Jamais!

PRATI. — Et pourquoi?

MANCECCA (*se révoltant*). — Parce que Dieu entend toutes nos paroles!

PRATI. — Tes superstitions, si on obéissait, ruineraient l'honneur des familles! Réfléchis! Paolo ne pourrait épouser Viola, même si...

MANCECCA (*avec calme*). — Paolo doit épouser Viola.

PRATI (*la toisant avec mépris, et contrefaisant sa voix*). — Vraiment?

MANCECCA. — C'est M. le Curé qui l'a dit...

PRATI (*furieux*). — Ah! Il a dit cela? Eh bien, Maria Santissima! je tuerai le curé!

MANCECCA (*scandalisée*). — Ah Maladetta!

PRATI. — Ton curé est un homme de rien; il ne peut comprendre l'intérêt des familles nobles. L'honneur de ma race m'est aussi sacré que Dieu!

MANCECCA. — Et vous irez en enfer... voilà!... Vous avez donné de l'argent à notre couvent, c'est vrai; vous avez acheté une cloche à notre curé, c'est vrai; mais vous n'avez jamais donné de larmes à Dieu. Ma pauvre maîtresse est morte de douleur. Votre jalousie l'a torturée jusqu'à son dernier souffle...

PRATI (*anéanti*). — Ah! Tais-toi! J'aimais ma femme autant que Paolo: je serais mort pour elle; le malheur m'a broyé comme l'orage abat le chêne...



LA FIANCÉE DÉLAISSÉE

VIOLA. — *Je suis la plus punie, moi!* (Page 792, col. 1).

MANCECCA (*gravement*). — Le malheur! Non, pas le malheur... Votre fils mourra aussi, si vous vous entêtez à nier la vérité que vous savez.

PRATI (*tout tremblant, la voix bégayante*). — Sont-ce les moines ou le curé qui t'ont prédit la mort de Paolo?... Voyons femme... Parle! (*Mancecca secoue négativement la tête.*) Alors, pourquoi me dis-tu cela? C'est une chose effrayante. Tiens, j'ai brusquement senti que mon sang se glaçait et mon cœur, un instant, a cessé de battre... Qui te fait supposer cela?... Un songe!... Vieille comme tu es, la mort t'a peut-être parlé... Ecoute!... Je ne veux pas que Paolo meure!... Je lui donnerai une escorte de six hommes armés, et mes chiens, qui sont plus sauvages que des loups, l'accompagneront...

On entend la plainte du vent.

MANCECCA. — Le vent!... (*Un temps.*) Que Paolo épouse Viola! Et vous, maître, allez prier.

Les épaules basses et méditatif, Prati gravit lentement l'escalier. Arrivé au sommet des marches, il s'arrête, frappe du pied et s'écrie.

PRATI. — Non. Je ne reviendrai pas sur ma décision. J'ai dit ce que j'ai dit. Paolo partira demain. (*A Mancecca.*) Que le curé me pardonne! Dis-lui que je ferai bâtir un clocher, que je reconstruirai son église, mais que je ne peux pas consentir à ce mariage. Je vais te donner de l'argent pour le couvent, et les moines diront des prières pour Paolo...

MANCECCA (*angoissée*). — Maître!...

PRATI (*se levant dans un soudain effort et se dirigeant en chancelant, vers l'escalier, à Mancecca qui le suit*). — Reste! Tu m'appelleras dès le retour de Paolo. (*Les dents serrées et tendant les poings.*) Et, Christo! si tu ouvres à quiconque sans m'avertir, je mets le feu aux quatre poutres du toit!...

Il gravit les marches de l'escalier et disparaît.

SCÈNE VI

MANCECCA, puis VIOLA

Mancecca reste un instant en place comme pétrifiée, puis avec inquiétude, elle monte l'escalier et frappe légèrement à la porte par où Prati a disparu.

MANCECCA (*appelant*). — Maître, êtes-vous malade?... (*Pas de réponse... Elle colle son oreille contre la serrure.*) Il prie... Il prie encore... (*Elle va allumer une petite lampe à huile suspendue au mur, puis vient lentement s'agenouiller devant le crucifix et, les mains jointes, prie.*) Je vous salue, Marie, pleine de grâces... (*On frappe doucement à la vitre de la fenêtre, Mancecca s'arrête une seconde puis, n'entendant plus rien, continue.*) Le Seigneur est avec vous... (*On frappe de nouveau.*) On frappe! (*Mancecca se lève, se dirige vers la porte du fond, puis écoute. On frappe encore.*) C'est quelqu'un qui frappe à la vitre. (*S'approchant de la fenêtre.*) Qui est là?

VOIX DE VIOLA (*dans la rue*). — C'est moi, Viola...

MANCECCA. — Eh bien?

VIOLA. — Ouvre vite, il s agit de Paolo.

MANCECCA. — De Paolo (*Elle va écouter un instant près de l'escalier, puis revient et entr'ouvre la fenêtre. Viola, vêtue d'un déguisement, mais démasquée et la figure défaite apparaît. On entend des chants au loin et des musiques*). Qu'y a-t-il?... Tu es pâle comme une morte!,..

VIOLA (*haletante*). — Est-ce que Paolo est rentré?

MANCECCA. — Ici?

VIOLA (*même jeu*). — Oui, dis-moi!

MANCECCA (*secouant la tête*). — Il est parti il y a un instant: tu trembles!

VIOLA (*avec affolement*). — Ah! Mancecca! Nous étions sortis tous deux, déguisés, et nous marchions, embrassés par la taille, quand, sur la place, où il y a foule, une brusque poussée nous sépare. Aussitôt revenue de ma surprise, je cherche des yeux Paolo... plus de Paolo!...

MANCECCA. — *Gésu!*

VIOLA. — Je cours chez moi, j'aperçois les cartouchières et les fusils de mon cousin et de mes frères qui venaient d'arriver du maquis, mais pas de Paolo... Qu'est-il devenu?... Mancecca, dis vite!...

MANCECCA (*rassurée*). — Rassure-toi, petite. Vous vous êtes perdus tous deux, et, ne te retrouvant pas, il est allé chez sa tante Cortona.

VIOLA. — Mancecca, j'ai peur...

MANCECCA (*l'embrassant*). — Cours à la chapelle des Capucins, faire une prière à San-Benedete. (*Viola disparaît, Mancecca referme la fenêtre, puis revient s'agenouiller et achever sa prière.*) Le fruit de vos entrailles est béni...

On entend venant de la rue, des gros rires, des cris et des bruits de pas; Mancecca se lève et écoute. Les pas s'arrêtent devant la porte. On frappe violemment.

MANCECCA. — Qui va là?

DES VOIX (*au dehors, parmi les rires*). — Holà, ouvrez!

MANCECCA. — Qui va là?

Nouveaux heurts, nouveaux rires.

LA VOIX DE PRATI (*à l'étage supérieur*). — Mancecca, n'ouvre qu'à Paolo!

On frappe toujours.

MANCECCA (*après avoir regardé par la fenêtre, à Prati*). — Maître, ce sont des masques!

LA VOIX DE PRATI. — Regarde si Paolo est avec eux!

MANCECCA. — Est-ce toi, Paolo?

LES VOIX (*au dehors*). — Oui!...

Mancecca entrebâille la porte qui, sous une poussée, s'ouvre toute grande. Rafale de vent. Quatre personnes masquées font irruption dans la salle. Un Arlequin d'abord, diabolique et grimaçant, mais qu'on devine très maître de lui, sous ses dehors fantasques. Ses saluts obséquieux et ses pirouettes, ses inflexions de voix et son rire sont pleins d'une grâce italienne. Derrière lui, un Gros-Guillaume bedonnant, et un



L'ŒUVRE DE LA VENDETTA

A ce moment la porte s'ouvre et Viola, éperdue, se jette sur le corps de Paolo. (Page 802, col. 2).

Moine vêtu de bure, taciturne, soutiennent par les bras un Pierrot qui semble tituber. Ils sont ivres. Sauf Arlequin dont le visage est caché par un loup de velours noir, tous portent des masques en carton, grossièrement peinturlurés. Ils tiennent des lanternes à la main.

SCÈNE VII

MANCECCA, L'ARLEQUIN ROUGE, LE MOINE ET GROS-GUILLAUME, LE PIERROT, PUIS PRATI

ARLEQUIN (*à Mancecca terrifiée*). — Par Belzébuth, Zia, veux-tu notre mort?

GROS-GUILLAUME. — Par un temps pareil, ne pas ouvrir aux pénitents?

MANCECCA (*offusquée*). — Des pénitents?... Maître, Maître!...

ARLEQUIN (*il lui coupe la route*). — Hop!... (*Avec une révérence.*) *E come sta?* (*Éclat de rire, criant à la cantonade.*) Seigneur Della Corba, votre servante a peur! (*A Mancecca*). Rassure-toi, c'est aujourd'hui le mardi-gras et nous sommes de gais camarades. Ce Pierrot que tu vois, c'est l'écrivain public Tiodoro. (*Aux deux autres masques désignant une chaise cachée à demi par la table.*) Asseyez-le, là!... Il ne va pas tarder à ronfler. (*A Mancecca.*) Il est ivre. Le Carnaval lui avait donné soif. Quant à nous, nous venons tous trois de l'enfer, et prends garde que je te tire la langue, c'est une langue de feu. (*Ils rient.*)

MANCECCA (*terrorisée*). — *Dio mio!*

ARLEQUIN (*avec grandiloquence*). — Et si je souffle, je te tombe... et si je crache, je te noie!... (*Éclat de rire, puis dans une effusion de tendresse.*) *Vole baccio!*

PRATI (*apparaissant à l'escalier et s'arrêtant interdit à la vue des masques*). — Qu'est-ce que?... (*S'avançant, bas à Mancecca.*) Ce n'était pas Paolo! *Sanguo di mé*, femme, tu me paieras cela!

GROS-GUILLAUME (*avec un gros rire*). — Enfin! Seigneur della Corba! Mille grâces!... C'est nous! C'est nous!! Soyez comme nous sans façon!...

PRATI (*interdit*). — Messieurs...

ARLEQUIN (*à Gros-Guillaume*). — Eh! bavarde! Tu oublies de nous présenter. (*A Prati.*) Nous sommes de vos amis, seigneur, bien que n'habitant pas au village, si nous venons masqués... c'est que le Carnaval aime les folies!...

GROS-GUILLAUME. — Et nous... votre vin!

Il fait claquer sa langue et tombe assis.

ARLEQUIN. — Vin renommé dans le pays!

PRATI (*flatté*). — Oh!

ARLEQUIN. — Aussi renommé que votre courage!

PRATI (*se déridant tout à fait*). — Vous me plaisez tous les quatre! Mais oui... vous avez des façons si drôles!... (*Brusquement.*) Nous allons trinquer ensemble!

LES MASQUES. — Brava! Brava!

ARLEQUIN. — A Maraviglia! (*A Prati en désignant ses camarades.*) Ils sont ivres. Je suis le seul des quatre qui ait gardé ma tête!... (*Montrant Gros-Guillaume.*) Celui-ci a le vin gai. Il est bête à faire pleurer. (*Montrant le moine.*) Celui-là a le vin triste. Il ne parle que de viande fraîche et mâchonne des *De Profundis*... S'il s'anime tout à l'heure, nous allons rire! Quand à l'autre... (*Montrant le Pierrot*) là... le vin le fait dormir... c'est le plus sage... Et il ne ronfle pas!...

GROS-GUILLAUME (*au Pierrot*). — Hé? as-tu soif?... Si on le réveillait! Tiodoro!

ARLEQUIN (*à Gros-Guillaume*). — Garde-t-en bien! Le brave homme (*à Prati.*) C'est l'écrivain public Tiodoro... Il voyage dans l'autre monde... Il rêve, seigneur! il rêve! (*aux masques.*) *Ebbene, che pensate di questa farsa?* (*à Prati.*) Je leur demande ce qu'ils pensent de cette farce (*avec un rire aigu.*) *E ottima!*... (*à Prati, obséquieusement.*) C'est une farsa, *una buona farsa*... une bonne petite farce!... (*à Gros-Guillaume.*) Hé, *Brutto, Porcaccio!* Tu as eu tort de le griser!...

GROS-GUILLAUME. — C'est lui qui a bu, et bu à notre santé!... il faut avoir l'âme charitable. Sa femme l'aurait battu ce soir. Il vaut mieux l'emmener avec nous... (*Rires.*)

LE MOINE (*lugubre*). — Pour le grand voyage!

PRATI (*saisi*). — Le grand voyage!... (*Désignant le moine.*) Ah! c'est celui qui a le vin triste.

LE MOINE (*en titubant*). — Je n'ai pas le vin triste... j'ai le vin... rouge! (*Rires.*)

PRATI (*riant*). — Très drôle, le camarade (*emplissant les verres.*) Allons, buvons!

ARLEQUIN. — Et qu'il en soit entre nous, à la vie...

LE MOINE (*lugubre*). — A la mort!

GROS-GUILLAUME. — Buvons à la santé de Paolo! (*Ils boivent.*)

MANCECCA (*ravie*). — Vous connaissez Paolo?

ARLEQUIN. — Si nous connaissons Paolo! Ah! (*il rit aux éclats*) la vieille est plaisante. Va nous chercher Paolo. Il sera plus habile que vous, seigneur, il nous reconnaîtra sans peine. (*Après un temps.*) Nous voudrions l'embrasser avant son départ pour le régiment.

PRATI (*la figure éclairée*). — Mon fils est sorti, mes amis, vous le verrez, car il va rentrer bientôt. (*On entend une rafale de vent*). Eh! j'entends sa voix... le voici, je crois.

LE MOINE (*un temps*). — C'est le vent.

Mancecca regarde par la fenêtre et secoue négativement la tête. Prati s'approche d'elle. Le Gros-Guillaume débouche la seconde bouteille.

ARLEQUIN (*aux deux masques*). — Assez d'une bouteille, ivrognes que vous êtes... (*Prati s'approche*) que pensera notre hôte?...

PRATI (*buvant et d'un ton animé*). — Non! non!... Il faut bien fêter le Carnaval... et

puisque vous connaissez Paolo!... Vive la joie!... *(Il rit.)* Tenez, vous m'avez fait rire! Il y a bien longtemps que je n'avais ri. *(Il boit.)* Je crois que ce petit vin des côtes m'a aussi... *(Il rit.)* Hé! hé!...

GROS-GUILLAUME *(riant)*. — Ah! démonio! Quand je pense que nous... venons de... *(Il s'arrête.)* J'ai une envie de rire... de rire...

Tous rient.

LE MOINE *(les arrêtant d'un geste)*. — Ah!... J'entends dans le vent le bruit de couteaux qu'on aiguise, j'entends des râles dans le vent...

Rires.

PRATI *(au Moine)*. — Ho! ho! Ne plaisantons pas de la sorte!... l'escopette descendrait toute seule du mur...

LE MOINE. — C'est la faute de ce petit aléatico qui coule de la chaleur dans les veines... Per Baccho! il est rouge... comme le sang!

PRATI, ARLEQUIN, GROS-GUILLAUME *(chantant sur un ton joyeux)*.

> Adieu pauvre, adieu pauvre.
> Adieu pauvre Carnaval!

Prati va chercher une troisième bouteille, la débouche et verse à boire.

LE MOINE *(à Prati)*. — Ah! vous souffrirez de ce départ beaucoup plus que lui-même...

ARLEQUIN. — Les Vescotelli grinceront des dents. Il faudra vous tenir sur vos gardes! Connaissez-vous les Vescotelli?

PRATI *(avec mépris)*. — Je ne leur ai jamais parlé... Mais mon fusil est à deux coups et si jamais ces chiens passent la porte avec l'intention déguisée de me voler, je chargerai mon fusil à plomb et je leur tirerai dans les jambes...

GROS-GUILLAUME. — Je vois que notre hôte est bien capable, entre deux verres de vin de Tallano, de tuer une demi-douzaine de Vescotelli!

PRATI *(tapant du poing sur la table et l'œil allumé)*. — C'est aussi sûr que nous sommes cinq ici...

ARLEQUIN *(montrant le Pierrot)*. — Six...

TOUS. — Six! six!...

PRATI. — Six, pardon, six, en comptant l'ami qui dort.

GROS-GUILLAUME *(avec un hoquet)*. — Nous ne sommes pas du tout sûrs si nous sommes cinq ici ou six...

PRATI *(buvant)*. — Que vos paroles sont obscures!

LE MOINE. — Comme nos âmes, seigneur della Corba, comme nos âmes...

Il rit.

Sur un ton lugubre.

> Adieu pauvre, adieu pauvre,
> Adieu pauvre Carnaval!

Rires.

MANCECCA *(près de la fenêtre, guette le retour de Paolo)*. — Malheureux!

PRATI *(à Mancecca)*. — Mancecca, viens boire avec nous, à la santé de Paolo...

MANCECCA. — Non, maître, je guette si l'enfant ne revient pas... huit heures vont sonner... et il n'y a plus personne dehors... sauf le vent qui hurle à la mort dans la campagne... Paolo n'est sûrement plus chez sa tante Cortona...

PRATI *(soudain dégrisé)*. — Si tu allais voir...

MANCECCA. — Je n'oserais jamais sortir cette nuit et par ce vent... la malemort rôde par les chemins...

On entend dans le silence sonner une horloge lointaine. Arlequin pirouettant souffle l'une après l'autre les lanternes. Rires.

PRATI *(brusquement)*. — Si je ne savais les Vescotelli absents du village, je serais inquiet, je vous l'avoue... Vous ne les avez pas rencontrés, n'est-ce pas?

LE MOINE *(avec un accent comique)*. — Ils étaient tout à l'heure au cabaret!

Rires.

MANCECCA. — Malheureux!...

PRATI *(troublé)*. — Allons! répondez sans rire, est-ce vrai?

LE MOINE. — Je ne ris jamais.

PRATI. — Alors que fais-je ici, moi? *(Se levant.)* Je vais chercher mon fils.

ARLEQUIN. — Eh! vous courrez, en vain, toute la nuit!...

PRATI *(à Mancecca)*. — Pourquoi l'ai-je laissé sortir? Je suis trop vieux, je n'ai plus le courage de rester sourd aux prières!

Le vent redouble.

GROS-GUILLAUME *(riant)*. — Toujours le vent, buvons!

Rires.

PRATI. — Ah! si vous êtes mes amis, vraiment ne riez plus!... Ce soir... Je ne sais pas, le vent... et puis vos plaisanteries... et puis l'heure qu'il est... Il se passe dehors... je ne sais où... quelque chose de grave... Je le pressens confusément dans mon angoisse.

MANCECCA. — Malheureux!...

Gros-Guillaume rit tout bas, d'un rire stupide d'ivrogne.

PRATI. — Je vous répète qu'il se passe quelque chose de grave!... Ne riez plus! Ce n'est plus le moment!

LE MOINE *(se levant en titubant et avec des hoquets dans la voix)*. — Oui. Le temps est fini de rire, seigneur, il y a du sang sur vos murs, du sang sur le seuil de votre porte et du sang sur les carreaux...

PRATI *(au Moine)*. — L'ami... Je suis très bon... mais je n'aime pas qu'on fasse de l'esprit en de pareilles circonstances. Je prendrai la chose très mal... J'ai ri... j'ai bu avec vous... j'ai même trop ri et trop bu. *(Gros-Guillaume rit.)* Mais il est tard et mon fils n'est pas encore rentré... Il faut nous quitter. Allez boire, allez vous amuser ailleurs. Je vais à la recherche de Paolo...

LE MOINE (*ivre*). — Mais regardez donc... il y a du sang sur vos murs!...

Geste de menace à Prati.

ARLEQUIN (*s'interposant, au Moine*). — Tais-toi, Antonio!... *Basta!* (*A Prati.*) Excusez-le, seigneur, votre vin l'a achevé.

PRATI (*avec humeur*). — C'est bon... c'est bon... Allons, bonsoir! Ouvre la porte, Mancecca...

Il monte l'escalier et disparaît.

Mancecca va ouvrir la porte.

GROS-GUILLAUME (*tituban[t]*). — Si l'on voulait parler pourtant... On sait ce que l'on sait...

Mouvement de Prati.

ARLEQUIN. — Ne l'écoutez pas... Il ne peut plus se tenir droit... (*Poussant les deux ivrognes dehors.*) Allons, ivrognes, bavards! *Andiamo!* la farce est jouée!

GROS-GUILLAUME (*chantant*). — Adieu, pauvre... adieu, pauvre!...

ARLEQUIN. — *Addio signor della Corba!* (*Sur le seuil de la porte, changeant de ton.*) Adieu, seigneur della Corba!

Il sort.

On entend les masques éclater de rire.

SCÈNE IX

MANCECCA, LE PIERROT, puis PRATI

Un silence. Mancecca ferme la porte.

MANCECCA (*apercevant le Pierrot, oublié sur la chaise*). — Maître, ils ont oublié leur camarade!...

PRATI (*Il descend l'escalier et va crier à la cantonade*). — Hé! vous avez oublié votre camarade!... (*Silence; tout à coup un rire strident éclate dans la nuit.*) Ils rient?... Hé! m'entendez-vous? Vous avez oublié le dormeur! Venez le chercher! (*Nouveaux rires, fureur de Prati.*) Si vous ne l'emportez pas, je le fais jeter au ruisseau!...

DES VOIX (*lointaines*). — Paolo!... Paolo!...

PRATI. — Viens vite, Mancecca! Écoute! Ils appellent Paolo! Ne serait-ce pas lui qui viendrait?...

LES VOIX. — Paolo! Paolo!...

MANCECCA (*joyeuse*). — Jésus soit loué! Paolo!

Elle se précipite dans la rue; Prati l'arrête.

PRATI. — Attends! Jetons cet homme à la rue d'abord! Prends-le par les pieds, et moi par... (*Il passe derrière la chaise, mais pousse un cri et recule épouvanté.*) Eh! l'homme est blessé, et la blouse est tachée de sang... Le sang a coulé, vois!...

Il désigne une flaque de sang par terre.

MANCECCA (*avec horreur écoutant s'il respire*). — Il ne respire plus!

PRATI (*lui tâtant les mains sous les larges manches de la blouse*). — Ses mains sont froides.

MANCECCA. — Il est mort!

Tous deux se signent.

LES VOIX (*plus lointaines noyées dans le vent qui s'engouffre par la porte ouverte*). — Paolo!... Paolo!...

PRATI (*pâle*). — Entends-tu le nom qu'ils crient?

MANCECCA (*joignant les mains et tombant à genoux*). — Malheureux!

PRATI (*la relevant*). — Quel est cet homme?

MANCECCA (*en bégayant*). — Ils ont dit que c'était... que c'est Tiodoro, l'écrivain public.

PRATI. — Oui, Tiodoro!... Mais... (*brusquement*) Mancecca, enlève le masque! (*Il désigne le masque du Pierrot*).

MANCECCA. — Je...

PRATI (*furieux*). — Enlève le masque!

MANCECCA. — Je... J'ai peur... (*Prati avance la main et hésite*).

Mancecca le devance et arrache le masque au Pierrot. Le cadavre s'écroule. Tous deux se penchent et reconnaissent Paolo.

PRATI ET MANCECCA. — Paolo!

Le vent souffle en tempête dans la rue apportant à chacune de ses rafales des bruits lointains de rires et de chants.

Musiques criardes d'accordéons.

La Complainte du Carnaval domine le tumulte.

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Adieu pauvre Carnaval.
Carême vient, va-t'en vite!
Adieu pauvre Carnaval!

PRATI (*penché sur le cadavre*). — Toi! toi! Paolo, mon petit!... C'est pour rire, dis... On t'a grisé, tu vas t'éveiller... éveille-toi!... C'est pour rire que tu t'es déguisé, c'est pour rire que tu fais le mort... oui?

LES VOIX (*au loin*). — Paolo, Paolo!

PRATI (*se relevant désespéré, avec un hurlement de douleur*. — Non!... Ils me l'ont tué (*Tout à coup frappé d'une idée subite. A Mancecca qui sanglote.*) Mais insensés que nous sommes! — les Vescotelli, ce sont eux, les masques!... (*avec horreur*) Nous avons bu ensemble, là... Ah! vendetta!...

Il va vers son fusil.

LES VOIX. — Paolo! Paolo!...

A ce moment, la porte s'ouvre et Viola, éperdue, se jette sur le corps de Paolo.

. . . .

RIDEAU



